DESINFECTION.

Nos abonnés hors de la ville peuvent recevoir en toute confiance l'ABEILLE dont chaque numéro, sous les ma[illegible], est désinfecté à la Poste par les médecins des Hôpitaux de marine des Etats-Unis.

SOCIALISTES ALLEMANDS.

Les premiers Congrès que tinrent les socialistes allemands au lendemain de l'abrogation des lois d'exception firent événement; comme les Congrès catholiques pendant la période du Culturkampf, ils résumèrent avec une singulière intensité l'histoire des efforts du parti; mais peu à peu, il sembla que la vie s'éloignait d'eux et voici plusieurs années que, malgré l'assiduité et les efforts énergiques des chefs socialistes, ils ne présentèrent plus qu'un intérêt fort médiocre. Ils se réduisaient à des querelles de personnes ou de clochers et il fallait beaucoup de bonne volonté pour reconnaître les questions de principe sous la violence des luttes d'influence. Le Congrès qui se tient en ce moment à Hambourg est, au contraire, revenu aux anciennes traditions et mérite qu'on s'y arrête.

Ce n'est certes pas que ses membres se soient abstenus d'étaler au grand jour leurs rivalités et que les "questions de cuisine" aient été soigneusement écartées. Il a fallu entendre une fois de plus les doléances du comité directeur, qui considère que ces "hommes de confiance" du parti et les sous-comités de province, si l'on peut dire, se montrent trop ménagers de leurs deniers à son égard: non seulement les cotisations rentrent mal, mais souvent les plus riches sont les moins donnants et la caisse du parti risquerait de se trouver en assez mauvaise posture, si de pareilles pratiques venaient à se répandre. Ce sont aussi les éternelles critiques contre les journaux socialistes: bien des lecteurs ne sont pas satisfaits de leur rédaction et de celle du *Vorwærts*, notamment, et ils estiment que les rédacteurs en sont trop grassement payés pour une besogne en somme fort aisée. D'autres congressistes trouvaient que les députés ne font pas au Reichstag assez d'exposés du principe socialiste et qu'ils s'endorment dans une quiétude trop bourgeoise... Ce sont là des questions qui reviennent sur le tapis à chaque Congrès; il faut noter cependant le soin avec lequel, cette année, les présidents se sont efforcés d'empêcher que les discussions ne tournassent aux injures personnelles. Quelques membres proposaient de citer à la barre du Congrès les payeurs récalcitrants; mais le comité a demandé que l'on se bornât à les admonester en séance privée, à huis clos, et, comme M. Schippel, un des plus actifs et des plus énergiques parmi les jeunes chefs du socialisme allemand, avait, par quelques paroles inconsidérées, blessé la susceptibilité d'une partie de l'assemblée, M. Liebknecht s'est efforcé de l'excuser et d'empêcher le retour de cette politique d'expulsion et d'excommunication réciproque qui avait tant nui ces dernières années, au sérieux du travail des Congrès.

SERBIE.

On mande de Belgrade, que le roi Alexandre a autorisé la convocation d'une commission constitutionnelle, sous la double condition que cette commission serait composée d'hommes politiques appartenant à tous les partis et que le projet de revision de la Constitution, qui lui serait présenté, serait élaboré par les conseillers de la couronne.

Le même journal apprend que ce projet de revision de la Constitution est rédigé de façon à consacrer l'autorité toute-puissante du roi, en lui soumettant complètement l'armée et en instituant une Chambre haute, contrairement aux principes qui ont toujours été hautement proclamés par le parti radical.

SEANCES DE SPIRITISME.

Un club de Berlin avait organisé récemment des séances de spiritisme qui remportaient auprès du public le plus grand succès. On accueillait chaque soir par des cris d'admiration les "performances" sensationnelles de M. Bernhard, un ancien matelot devenu médium spirite. Ces expériences paraissaient offrir toutes les garanties d'authenticité désirables. Deux "commissions" composées de savants examinaient le médium à fond au commencement de chaque séance. Le médium paraissait ensuite devant le public. Une lumière intense jaillissait sur son front, sur son cou, ses oreilles. C'étaient ensuite des fleurs que Bernhard tirait du néant et offrait aux spectateurs. Cependant ces exploits paraissaient à un grand nombre de personnes trop merveilleux pour être bien réels. M. Feilgenhauer, de Cologne, fit venir Bernhard dans cette ville. Et, dès la seconde séance, il découvrit dans les vêtements du medium un objet suspect. Mais Bernhard, très inquiet refusa aussitôt de se laisser "inspecter" davantage. Il se présenta devant l'auditoire et la séance commença: la plupart de ses "expériences" ratèrent. On remarqua tout particulièrement que les fleurs qui se produisaient à Berlin, avec une étrange abondance ne croissaient pas sur le sol ingrat de Cologne. Bernhard, navré de cet échec, éclata en sanglots. Son impresario, très calme, engagea alors l'assistance à réciter à haute voix l'oraison dominicale. Ce moyen réussit. Les pleurs du médium cessèrent comme par enchantement. Quelques jours après, le docteur Feilgenhauer réunit neuf de ses collègues et manifesta le désir d'examiner de nouveau Bernhard; mais, cette fois, au moyen des rayons Rœntgen. C'en était trop! Le médium refusa énergiquement de se prêter à cette investigation trop complète et quitta la pièce, non sans avoir consciencieusement injurié la "commission d'inspection". Bernhard alla trouver son impresario et tous deux rentrèrent à Berlin. Il n'y avait rien, décidément, à faire avec ces sceptiques de Cologne!

L'ascension du mont Ararat.

Les journaux d'Erivan rapportent que pendant une ascension du mont Ararat, faite par quelques membres du dernier congrès géologique, un des excursionnistes, M. Stober, professeur de médecine, de Vladicaucase, a été gelé.

Les deux sommets de l'Aararat, qui ne forme à sa base qu'un seul massif, ont respectivement 5,400 à 4,000 mètres d'altitude; le plus bas est dépourvu de neige en été; le plus haut en est toujours recouvert au moins jusqu'à la moitié de sa hauteur. Il a été gravi pour la première fois en 1820, par le professeur Parrot, physicien de Dorpat; le général Chodzkoy y conduisit en 1850 une expédition nombreuse, escortée de 50 soldats, et qui s'y arrêta plusieurs jours pour des travaux de triangulation.

BELLE HUMEUR ROYALE.

Le roi de Siam a visité dernièrement le musée Guimet. Les objets curieux que renferme ce musée ont inspiré une vive hilarité à Sa Majesté Siamoise. Espérons qu'il en saluait ainsi l'authenticité et l'intérêt.

Devant les statues et emblêmes religieux, devant même la staue farouche de la destruction, le Roi rit du meilleur de son cœur. Il cause vivement en siamois avec son ministre plénipotentiaire et son chef de cabinet. L'honorable M. Guimet et le conservateur du musée paraissent un peu inquiets; mais on explique courtoisement que cette hilarité est un signe de satisfaction et d'approbation.

Le roi compulse en riant les manuscrits siamois sur feuilles de palmier, et notamment un traité sur les péchés; il s'arrête d'un air amusé devant le fauteuil-garni de pointes acérées où les Chinois font asseoir les malheureux fous, qu'ils croient possédés du diable.

Devant la statue de Djiso, une divinité bouddhique qui a eu six incarnations et qui surveille les six chemins qui mènent au salut, le Roi, toujours riant, fait une station. Le paravant du seizième siècle représentant l'arrivée au Japon de l'ambassade portugaise chargée d'amener un cheval au Schogoun (ministre) Nobou-Naga retient également sont attention égayée.

Enfin M. Guimet montre au royal visiteur un sceau de l'empereur chinois Kahn-Hi. Le souverain lui laisse entendre qu'il l'accepterait avec plaisir; mais le directeur exprime ses regrets de n'avoir qu'un seul spécimen qu'il ne peut enlever à sa collection.

Le Roi devient sérieux, et se retire emportant, a-t-il assuré, une excellente impression.

EXPLORATEUR TORTURE.

L'*Evénement* donne le récit des tortures infligées à un écrivain anglais au Thibet:

Un de nos confrères les plus distingués de la Grand-Bretagne, M. Lendor, a eu à subir récemment d'horribles tortures qui lui ont été infligées par les autorités de Lassa, capitale de Thibet. Voici dans quelle circonstances:

On sait que l'entrée de la capitale du Thibet est formellement interdite aux étrangers. Jusqu'à ce jour, trois Européens seulement avaient pu y pénétrer: l'Anglais Minning, en 1812, et les deux Français Hughes et Rabat, en 1846.

M. Lendor voulut se risquer à visiter ce séjour impénétrable. Revêtu du costume national du Thibet, il parvint à entrer dans le pays avec trente hommes, Mais à peine la frontière franchie, il fut abandonné par son escorte; deux des compagnons restèrent seuls avec lui.

Après cinquante-six jours de marche tous trois arrivèrent à Lassa. Mais immédiatement reconnus par les indigènes, ils furent arrêtés et enchaînés.

Pendant que ses deux compagnons étaient frappés à coups de bâtons, M. Lendor eut à subir la cruelle torture du fer rouge, et fût condamné à mort.

Il allait être exécuté, lorsque le dalaï lamah commua la peine en un supplice plus barbare que la mort et qui consiste à tordre les nerfs des mains et des pieds au moyen d'instruments divers.

Après avoir subi les souffrances les plus cruelles, M. Lendor fut encore enchaîné pendant huit jours, au bout desquels on lui rendit la liberté ainsi qu'à ses deux compagnons.

C'est alors seulement que les trois voyageurs purent revenir à Bombay. Ils avaient la vie sauve, mais à quel prix!

UN CABLE SOUS-MARIN.

Dans sa dernière session, le Parlement islandais a décidé d'accepter les propositions de la Compagnie télégraphique du Nord, à Copenhague, et d'autoriser cette Compagnie à poser un câble sous-marin entre le nord de l'Ecosse et l'Islande, par les îles Féroë. Le câble sera posé l'été prochain. La distance entre Thorshavn, dans les îles Féroë, et le point le plus rapproché de la côte écossaise, est d'environ 250 milles. La plus grande profondeur de l'Océan est de 254 brasses, et le fond est composé principalement de débris de coquilles et de vase. De Thorshavn, le câble va d'abord soit à Heldervig, soit à Westmanhavn. La distance entre les îles Féroë et l'Islande est, si l'on choisit Ingolfshœldi comme point d'attache du câble, de 280 milles; si l'on prend Portland, de 350 milles, et de 240 milles seulement, si l'on se décide pour Bernfjord. Cette dernière localité serait la meilleure. La profondeur dans ces parages atteint environ 300 brasses. En un seul endroit elle est de 640. Le fond consiste en sable, vase et débris de coquillages. On a trouvé de pierre-ponce qu'à deux emplacements. La température est de 8 degrés, à une profondeur de 100 brasses. Si le câble prend terre à Bernfjord, il sera continué de là jusqu'à Reykjavik, en passant au nord du glacier de Vatna-Jœkul.

COMMENT ON PLIE LES SERVIETTES.

Plier élégamment les serviettes est un véritable talent. Voici quelques façons jolies et faciles:

1o La serviette étant pliée en trois, étendez-la sur une table; relevez le côté de la lisière et repliez deux fois pour former un tuyau juste au milieu du pliage. Rabattez les deux bouts en dessus; retournez le bout de droite vers le haut en le pliant exactement en deux. L'extrémité de ce bout retourné forme alors un petit carré qui, replié en deux fois sur lui-même, forme un rouleau. Répétez l'opération sur le côté gauche et posez la serviette en la retournant. Le pain se place dans le pli.

2o La serviette étant pliée en trois, on la double en formant une pointe et deux bouts; on plie en deux. Roulez alors les deux bouts deux fois; mettez à plat les deux bouts ainsi obtenus; l'une des pointes se trouve en dessus; retournez-la en cornet dans lequel se place le pain.

3o Formes juste au milieu du pliage le rouleau indiqué dans la première manière; repliez les deux extrémités sur une longueur d'environ quinze centimètres; repliez une seconde fois de chaque côté, de manière que les plis se rencontrent; pliez une troisième fois dos à dos. Ceci fait prenez le dessus du pli que vous rentrez de chaque côté sous la bande qui traverse la serviette en aplatissant l'étoffe pour que ce soit très régulier.

4o Pliez comme dans la seconde manière; repliez en deux et fourrez deux rouleaux de chaque côté à la base; écartez la pointe pour y mettre le pain.

Une armée de maniaques.

Le domicile du célèbre acteur anglais sir Henry Irving est journellement assiégé, dit-on, par une armée de maniaques, pressés de communiquer au grand tragédien quelque nouveau "procédé de déclamation" dont ils sont les inventeurs. Sir Henry Irving les écoute toujours avec une angélique patience, puis il les renvoie à son "illustre collègue", Miss Ellen Terry, qu'il sait très friande de ce genre de spectacles. C'est fête pour Miss Terry quand elle reçoit un de ces originaux à la folie douce. Mais le plus amusant de tous, à son avis, fut celui que lui adressa récemment sir Henry Irving et qui lui récita *les Saisons*, de Thomson, "par l'expression faciale, tout simplement". Miss Terry convia le visiteur à s'asseoir dans un fauteuil en face d'elle et la séance commença. Le récitateur se mit alors à esquisser avec une déconcertante rapidité les plus étranges grimaces qui aient jamais convulsé face humaine. Le soleil, la pluie, le tonnerre, les éclairs qui jouent un si grand rôle dans l'œuvre du poète anglais passèrent successivement sur les traits crispés de son interprète. Miss Ellen Terry, émerveillé, était "tout yeux"; nous n'ajouterons pas "tout oreilles". Pourtant, au bout d'un instant, elle perdit le fil du "discours" et s'en fut chercher *les Saisons* sur un rayon de sa bibliothèque. Elle ne tarda pas à trouver où l'on en était et regagna sa place dans son fauteuil. La séance continua.

DANS LES MERS POLAIRES.

Les journaux de San Francisco rapportent qu'une partie de l'équipage du navire baleinier «Navarch», qu'on croyait perdu depuis longtemps, vient de rentrer au port après des aventures très dramatiques.

Le navire fut pris dans les glaces à 120 milles au nord-est de Point-Barrow. Après plusieurs tentatives qui avaient échoué, le capitaine, la femme de ce dernier et six hommes, dont deux officiers, partirent avec une petite embarcation et, tantôt en trainant celle-ci à travers les glaces, tantôt en naviguant quand la mer était ouverte, ils parvinrent, après des difficultés sans nombre, à atteindre Copper Island, où un navire américain les prit à bord. Ils racontèrent qu'ils avaient laissé à bord du «Navarch» leurs trente compagnons, mais il fut impossible de leur porter secours. Ce sont seize d'entre ces derniers qui viennent d'être sauvés.

Il paraît que, au mois d'août le «Navarch» fut écrasé par les glaces. L'équipage se réfugia alors sur un glaçon. Les naufragés restèrent douze jours, souffrant horriblement de la faim et du froid, jusqu'au moment où ils furent recueillis par le baleinier «Thresher».

Pendant ces vicissitudes, quatorze d'entre eux étaient morts. Les survivant sont encore dans un état terrible d'épuisement.

UNE DERNIÈRE ANECDOTE.

Une dernière anecdote qui achèvera de peindre le caractère du maréchal Pélissier et prouvera qu'il ne posait pas plus dans ses manières que dans sa tenue:

Un jour, à Alger, il s'était installé vers midi dans un des restaurants de la place du Gouvernement. Sans doute préoccupé, il était d'humeur massacrante, ne cessant de gourmander à tort et à travers le garçon qui le servait, en termes choisis et fort imagés.

Il houspilla de si belle sorte le pauvre diable que celui-ci perdit la tête et finit, sur un mot qui lui parut sans doute plus blessant que les autres, par jeter à la tête du général le contenu du plat qu'il apportait.

Alors, tout le courroux du maréchal s'éteignit subitement. Il éclata de rire et intercéda auprès du propriétaire de l'établissement pour qu'il ne renvoyât pas son employé, ainsi qu'il le voulait faire, lui disant:

— Voyons, patron, ce n'est qu'une erreur... Je lui demandais une omelette soufflée il m'a apporté un soufflet avec une omelette!..

AUX ELEGANTES.

La photographie est une des passions de cette fin de siècle où les arts industriels ont pris une place si étendue. Tout le monde possède un appareil dont chacun préconise les mérites supérieurs. Un de ceux qui ont le plus de vogue en ce moment produit des effets stéréoscopiques véritablement merveilleux. En le présentant dans un appareil spécial, on obtient un relief qui donne la vie même au sujet. C'est ainsi que tous les voyageurs apportent au logis le souvenir vécu de leurs excursions, de toutes leurs relations de voyage. On peut enregistrer sa vie au jour le jour. On cite une jeune Américaine, «une professionnal beauty», qui se serait fait faire une toilette en peau de soie blanche où seraient reproduits les traits de tous ses flirts, malicieusement saisis au moment psychologique de la déclaration et parsemés sur toute la robe en groupes humoristiques.

La reine Margot portait le cœur embaumé de ses soupirants dans les poches de son vertugadin. De si tragiques souvenirs seraient bien démodés aujourd'hui. Une légère effigie convient mieux à l'état d'âme de nos jeunes contemporaines.

UNE AMUSANTE LETTRE

Voici une amusante lettre de J.-J. Weiss, que celui-ci écrivit lorsqu'il occupait les fonctions, auxquelles il avait été appelé par Gambetta, de directeur au ministère des affaires étrangères. Cette lettre était adressée à Mme R..., mère d'un journaliste qui voulut bien permettre de la reproduire. Elle pourrait s'intituler: «Un feu de cheminée dans un ministère».

«A présent que mon incendie est éteint et que le lieutenant de pompiers s'est retiré de très mauvaise humeur, je puis répondre à votre petit mot. Je l'ai reçu à cinq heures, juste un quart d'heure après que j'avais reçu un billet pour moi. Je regrette fort de ne pouvoir procurer à M. R... le plaisir qu'il s'était promis. Je regrette également de ne pas assister à la bataille de demain. Mais on ne peut pas tout avoir. J'ai été incendié, ni plus ni moins que Sarah Bernhardt. C'est déjà bien joli. Le gouvernement m'alloue vingt mille kilog. de bois par an. Quad je me suis vu à la tête de vingt mille kilog. pour moi tout seul, je me suis dit: C'est le moment de faire un bon feu. J'ai fait un très bon feu. La cheminée s'est enflammée. La suie ombait en pluie de flammes. Il a fallu appeler les pompiers. Quand votre maison brûlera, on vous enverra trois petits pompiers de rien du tout. Mais quand c'est un ministère qui brûle, il faut qu'il vienne un lieutenant. Ce lieutenant était un bel homme de trente-cinq ans qui aura dû se déranger pour venir. Il était massacrant. Il murmurait: «C'est toujours comme ça dans les ministères, c'est toujours comme ça.» Le plus drôle, c'est qu'au moment où j'étais le plus inquiet et où il semblait que le ronflement de l'incendie redoublât dans la cheminée, le lieutenant et les trois pompiers se sont mis à dire: «Faisons notre rapport.» J'ai cru qu'ils allaient me demander un seau d'eau. Ils m'ont demandé de l'encre. «Mais, lieutenant, le feu!» Le lieutenant a répondu: «Sacrée plume! Elle ne va pas! C'est toujours comme ça dans les ministères, c'est toujours comme ça. Mon rapport ne sera pas lisible.» En un moment moins critique pour moi, j'aurais éprouvé un plaisir charmant à penser que voilà au moins un rapport que je ne lirais pas après les 350 que j'ai déjà lus depuis un mois. Mais je pensais trop au feu. Je pensais que si ça gagnait, les vingt mille kilog. flamberaient en un quart d'heure. Je gémissais: «Mais, lieutenant, le feu! N'entendez-vous pas le feu?» J'ai vu ce que jamais je n'aurais voulu croire: les trois pompiers ont versé dans une assiette creuse une fiole de liqueurs; ils l'ont allumée; ils l'ont mise dans la cheminée, et aussitôt le feu de l'assiette a éteint le feu de la cheminée. Ça prouvait bien l'homœopathie! Cette opéraiton terminée, le lieutenant s'est radouci. Il a fait toc-toc sur les murs. Il a pris congé de moi.

Il m'a assuré que je pouvais dormir tranquille. Je l'ai remercié. Et je parie que vous ne savez pas comment il m'a quitté. En me demandant un billet pour la séance de demain. J'ai protesté que je n'en avais pas. Il m'a dit qu'il s'attendait bien à cette réponse. «C'est toujours comme ça dans le ministère, c'est toujours comme ça.» J'ai reçu la lettre de faire part du mariage d'Arthur. Je présume que vous avez passé ces jours dans les fêtes. Je les passe dans le travail. Bonsoir. Je vais me coucher pour être à mes rapports à cinq heures du matin et les couvrir de coups de crayon. C'est encore ça qui est le plus comme ça dans les ministères.

«J.-J. Weiss.»

MOTS DE LA FIN

Gendarme:

L'autre nuit, deux Pandores arrêtent sur la route de Pantin une voiture de maraicher sans lanterne.

—Nous allons vous dresser procès-verbal.

—Mais à quoi bon allumer des lanternes, mon cheval est aveugle.

—Alors, c'est différent: passez!

Dans un salon politique:

—Ce garçon-là devait devenir ministre, c'était écrit.

—Pourquoi ça?

—Parce que au collège il avait tous les prix d'Excellence.

Dans un salon, en attendant l'heure du repas.

—Ça te fait plaisir, mon petit ami, demande un vieil invité à l'enfant de la maison, que je sois venu te voir?

—Oh! oui, m'sieu, je suis content que vous veniez, parce que ces jours-là le dîner est bon.

Jour de rentrée.

La directrice du pensionnat X.... renommée pour son caractère acariâtre, punit sévèrement une élève étourdie.

—Si je vous punis, mademoiselle, ne croyez pas que ce soit pour mon plaisir.

—Pour le plaisir de qui, alors? répond l'élève.

Dans un salon:

Elle (franche)—...Et voilà pourquoi, monsieur, je ne puis vous épouser, quand bien même vous posséderiez trois fois la fortune de mon père...

Lui (même jeu)—Mais si j'avais cette fortunne, je n'aurais pas besoin de vous demander en mariage!

Un breuvage réparateur.

Le Hostetter Stomach Bitters est sans contredit un breuvage absolument reconstituant. Les changements que ce remède botanique opère dans les organisations déséquilibrées se produisent toujours agréablement, et quoique progressifs ils ne sont jamais subits ni violents. En raison de cela il convient admirablement aux personnes de constitution délicate, dont les nerfs affaiblis ne pourraient supporter les drogues minérales qui sont positivement nuisibles.

Qu'il active le rétablissement des malades auxquels il retenne la vigueur perdue est prouvé, surtout dans les cas où il est pris pour combattre les causes de la débilité, voire l'indigestion à laquelle s'adjoint généralement l'état bilieux et la constipation.

Une digestion normale, des évacuations régulières et une sécrétion abondante sont les résultats prompts et invariables qu'obtiennent ceux qui font un usage constant de ce tonique. Il protège encore contre la malaria et est un diurétique de premier ordre.

—Je l'ai refusé.

—Bien. Vos déclarations concordent avec les miennes.... C'est irrité de votre refus, il conçut le désir de se venger. Le saviez-vous?

Un convulsif tremblement agita Faustine, mais se dominant aussitôt:

—Oui, répondit-elle à voix basse, je le savais.

—Comment le saviez vous?

—Il me l'avait annoncé lui-même.

—Comment se fait-il alors que vous n'ayez mis en garde votre fils contre un ennemi qui vous avait fait de telles menaces?

—Je ne connaissais cet homme que sous le nom d'Octave Rouvière.

J'ai prononcé ce nom devant mon fils, mais il ne connaissait que Wallace Bryant.

—Vous ignoriez qu'Octave Rouvière et Wallace Bryant fût le même homme?

—Je l'ignorais.

—C'est fort étrange, vous l'avouerez, madame, fit le magistrat d'un air de doute.

—Non, monsieur le président, interrompit Octave Rouvière, nul à Paris ne connaissait mon véritable nom.

Et je ne me suis présenté chez Mme de Lachesnaye qu'une seule et unique fois.

—Sous le nom d'Octave Rouvière?

—Oui.

—Octave Rouvière, dit alors le président, déclarez-vous de nouveau être l'auteur de tous les désastres qui ont assailli l'accusé Lachesnaye?

—Je le déclare de nouveau, et de nouveau j'en fais le serment.

—Déclarez-vous de nouveau que vous êtes l'instigateur du crime de la villa Victoria, celui qui poussa la main de Blondel, partant le complice, le fauteur du meurtre?

—Je le jure! dit résolument Rouvière en allongeant la main vers le Christ.

—A quel mobile obéissez-vous en vous dénonçant aujourd'hui?

—Au remords!....fit Octave d'une voix profonde

Et ardemment il regardait tour à tour Faustine et Gaston; cette femme qu'il avait aimée de tant d'amour comme de tant de haine, et celui là qu'il ne pouvait appeler son fils et vers qui cependant s'élançait et criait tout son être!

L'avocat général s'était levé et, s'adressant aux juges, il dit:

—Je demande à la Cour d'ordonner l'arrestation immédiate du sieur Octave Rouvière.

—Gardes, commanda le président, arrêtez cet homme!

—Voilà qui est fort inutile, messieurs, dit Octave Rouvière avec une douloureuse ironie.

Ma tâche n'est pas encore accomplie, et je dois affirmer de nouveau ma dénonciation.

Brusquement il tira de sa poche un revolver, l'arma, l'appliqua sur sa poitrine et pressa la détente.

Le coup partit et Wallace Bryant s'effondra sur le parquet.

Une clameur d'épouvante et d'horreur retentit aussitôt dans toute la salle.

Vivement Mme de Lachesnaye s'était reculée, pas assez vite toutefois.

Une large éclaboussure de sang avait jailli sur le bas de sa robe.

—Faustine!....hoqueta le moribond...... Me pardonnez-vous?

Frissonnante, elle demeura silencieuse.

Quoi,.....pardonner!

Pardonner à celui qui avait été la cause de tous les malheurs de sa vie? Qui avait si lâchement assassiné Maxime, qui avait perverti, déshonoré son fils, l'avait conduit à ce banc d'infamie?

Lui pardonner! Non, non, c'était trop demander et à la veuve et à la mère!

Et, se reculant de nouveau, elle détourna la tête.

—Faustine, reprit l'agonisant qui râlait déjà, me pardonnez-vous!

Alors, dans le grand silence de la salle attentive, une voix monta, impérieuse, implorante:

—Mère, pardonne-lui!

C'était Gaston de Lachesnaye qui, debout, le visage bouleversé, les yeux brûlés d'une flamme étrange, enveloppant d'un même regardant et sa mère et celui qu'il avait deviné!

—Pardonne! répéta-t-il.

Et se laissant retomber sur le banc, il éclata en sanglots.

Blanche comme un marbre, les prunelles dilatées, toute frémissante, Faustine de Lachesnaye se rapprocha alors du moribond et se penchant sur lui:

—Maxime avait pardonné, dit-elle d'une voix entrecoupée.... Je pardonne!

—Merci! soupira Octave Rouvière, et il mourut.

VII

LE PREMIER AMOUR.

Une heure après ces tragiques événements, l'accusé Lachesnaye était remis en liberté.

Un verdict unanime du jury avait renoncé à soutenir l'accusation.

Et ce fut au milieu de frénétiques applaudissements que Gaston quitta cette cour d'assises où il avait d'abord rencontré de si hostiles malveillances.

Les joies qui succèdent à certaines douleurs ne sauraient être ni bruyantes ni expansives.

Aussi, durant quelque temps, l'hôtel Lachesnaye demeura-t-il fermé pour tous et comme enveloppé de mystère et de silence.

Brisée par tant de secousses, Faustine semblait avoir peine à croire que ses épreuves étaient finies.

Comme si elle eût craint de le perdre de nouveau elle gardait jalousement Gaston auprès d'elle et paraissait inquiète dès qu'il s'éloignait.

De son côté le jeune homme prenait à tâche d'entourer sa mère de soins empressés et affectueux, s'efforçant de lui faire oublier par ses témoignages de tendresse ses égarements passés.

Parmi les papiers laissés par Octave Rouvière l'inventaire fait par les soins de la justice avait trouvé un testament olographe, le défunt y instituait Gaston de Lachesnaye son légataire universel.

"J'implore son pardon, disait-il, et serais si heureux s'il voulait bien accepter cette donation de ma fortune tout entière, comme faible réparation du mal que que je lui ai causé."

Non, Gaston n'avait point voulu pour lui de cette "réparation."

L'héritage du millionnaire avait été abandonné aux pauvres.

L'Assistance publique avait été avisée que M. Gaston de Lachesnaye était dans l'intention de fonder une maison de refuge uniquement destinée aux jeunes orphelins, fils d'ouvriers morts dans l'accomplissement de leur labeur.

Faustine était l'instigatrice de cette œuvre pie.

Peut-être sa pensée [illegible] reportée vers les jours déjà lointains de souffrances heureuses, qu'elle supportait si vaillamment durant le siège de Paris, sous le regard et le sourire de son Maxime bien aimé.

La bataille de la vie n'est elle pas aussi douloureuse, et trop souvent aussi sanglante, pour l'humble ouvrier que pour l'héroïque soldat?

Pourquoi donc notre société moderne, et éprise de formules et de déclamations, ne songe-t elle pas à ouvrir un asile aux enfants de ces vaincus du travail?

Six semaines plus tard devait avoir lieu le mariage de Gaston, marquis de Lachesnaye, et de Lucile Moureilles, fille du tapissier ouvrier.

Cérémonie des plus intimes sans même billets d'invitation.

Seuls avec les témoins, les époux Moureilles, le capitaine Duval et la brave Antoinette étaient convoqués à la noce.

Les nouveaux mariés devaient ensuite partir pour l'Algérie, où bientôt Faustine se proposait de les rejoindre.

Les médecins avaient en effet exigé un changement de climat pour elle.

Ce fut par une claire et froide matinée de janvier que se leva enfin le jour [illegible] par eux.

[illegible] sa robe blanche, s'agenouillait sur un prie Dieu.

Le doux et pudique visage de la jeune fille rayonnait de cette joie recueillie de ceux qui ont conquis et payé leur bonheur par le baptême des larmes.

Et le cœur débordant d'amour, de reconnaissance et d'espoir, elle faisait le vœu de se consacrer tout entière à celui dont elle allait bientôt porter le nom.

—Mon Dieu, priait-elle avec ferveur, accordez-moi la grâce d'être toujours à la hauteur de mon devoir et....de mon bonheur!....

Un coup frappé à la porte l'interrompit.

Croyant que c'était sa belle-sœur qui venait l'aider à achever sa toilette de mariée elle se leva et alla ouvrir la porte.

Aussitôt elle resta stupéfaite.

La duchesse de la Rochemartel!

Très pâle dans sa riche toilette de velours et de zibeline, les yeux brûlés de pleurs, le regard tragique, Diane de Saint-Albin fit quelques pas dans la chambre.

A continuer.

[illegible] de Mme Winslow [illegible] MILLIONS DE [illegible] ENFANTS EN DENTITION [illegible] SUCCES PARFAIT [illegible]